

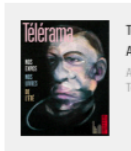
On y était

## Ni polie, ni tiède : on a retrouvé Adrienne Pauly !

Valérie Lahoux Publié le 02/06/2016.



**Près de dix ans après un premier album marquant, Adrienne Pauly chantait mercredi 1er juin aux Trois Baudets, à Paris, prélude à un retour en bonne et due forme. “On m’appelle Hibernatus”, a souri la chanteuse. Après une aussi longue attente, a-t-elle su briser la glace ?**



**D**epuis le temps qu’on l’attendait ! Neuf ans, quasiment – on l’avait certes aperçue dans des films puisqu’elle est aussi comédienne, et dans des spectacles collectifs... mais rien de probant ni de fort. Adrienne Pauly, vous vous souvenez ? La fille de *J’veux un mec* ; la nana sur la brèche au tempérament volcanique, un peu fêlée et archi-attachante, qui avait fait sensation à l’automne 2006 avec un premier album rock et gouailleux, version moderne des chanteuses réalistes d’avant-guerre. Une collection de coups de gueule, de sang et de cœur d’une jeune femme décomplexée. Et qui, surtout, se distinguait par une écriture incisive, provocante, maline, touchante ; et une voix prenante.

### Classe et un peu destroy

Rendez-vous était pris ce mercredi 1er juin aux Trois Baudets pour le concert du retour. Salle bondée de fans, d’amis et... de journalistes. Aussi petit que soit le lieu, la soirée avait des allures d’événement. Avec au moins deux grosses interrogations : comment seront les nouvelles chansons (on nous promet un album début 2017) ? Et comment sera la chanteuse, qui aura eu en tout et pour tout... quatre répétitions (!) pour se préparer ?

Le premier constat saute aux oreilles : Adrienne Pauly est définitivement une interprète haut de gamme. La voix chaude et voilée n’a pas changé, la façon d’incarner ses textes, de trainer joliment sur les mots, non plus. Présence d’emblée saisissante. On songe à Dani, grande époque. Adrienne est classe... et déjà un peu destroy, avec sa jupe droite, ses escarpins à talons, son chemisier blanc, son blouson de cuir et ses histoires de filles seules sur qui planent des parfums d’alcool, et dont les rêves se cognent aux murs de la réalité. En dix ans, la jeune femme a maigri, fine comme la lame d’un couteau ; son univers, lui, est resté le même. D’abord, elle est un peu tendue. Nerveuse, sans doute, malgré l’accueil très chaleureux d’un public qui la devine fragile. Adrienne chante. Autour d’elle, les rythmiques rock sont trop appuyées, servies par un quatuor de rigueur (basse, batterie, guitare, clavier). Puis au bout de trois ou quatre titres, la voici qui prend ses aises. Sensuelle. Elle se met à danser – elle a beau dire qu’elle ne sait pas, son petit déhanchement lui va à merveille. Brosse le portrait d’une fille timorée et triste qui s’excuse d’exister (elle ?). Glisse un extrait du premier album – *C’est quand*, qui provoque illico une poussée de fièvre amoureuse dans la salle. Enchaîne avec un nouveau morceau... et revient à l’un de ses classiques, *La Fille au Prisunic*. Bingo. A ce moment-là, elle a gagné la partie.

Elle l’a gagnée, parce que telle qu’on l’a vue hier, Adrienne Pauly est irrésistible. A part. Voire unique. Intense et sur le fil. Elle l’a gagnée, en dépit de nouveaux morceaux qui ne sont pas tous à la hauteur des anciens (celui qui vient d’être mis en ligne, *J’veux tout, j’veux rien*, est une fade resucée de *J’veux un mec*) ; mais aussi parce que dans d’autres, elle se montre à la fois vulnérable et pas pleureuse. Quand elle chante ses démons, se traite d’indécrottable conne (petite cousine de Brigitte Fontaine !), ou s’adresse, avec une douceur et une nostalgie inédites, à sa mère. Concert bref, mais marquant. Comme elle. Jamais lisse. Un peu malhabile mais forcément sincère dans ses interventions. La chanteuse jette son cuir à terre. Se met à genoux. Le maquillage coule sous ses yeux. A la fin, contre toute attente, elle reprend avec panache *Au bois de mon cœur de Brassens* – « une chanson sur l’amitié, parce qu’il y a pas que les mecs dans la vie »... Puis les larmes dans la voix, confesse l’essentiel, sans en faire trop : « Dans les chansons, on peut dire des trucs qu’on peut pas dire dans la vie... C’est bien. C’est libérateur ».